

## Références

- Becker, H.S., 2002. *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*. La Découverte, Paris.
- Becker, H.S., 2004. *Écrire les sciences sociales. Commencer et terminer son article, sa thèse ou son livre*. Economica, Paris.
- Becker, H.S., 2006. *Les mondes de l'art*. Flammarion, Paris.

Joëlle Morrissette

*Université de Montréal, Faculté des sciences de l'éducation, Pavillon Marie-Victorin, bureau C-519, CP 6128, succursale Centre-ville, Montréal, Québec H3C 3J7, Canada*

*Adresse e-mail : joelle.morrissette@umontreal.ca*

Disponible sur Internet le 31 mars 2016

<http://dx.doi.org/10.1016/j.soctra.2016.03.003>

## **Logique de classe. Edmond Goblot, la bourgeoisie et la distinction sociale, M. Lallement. Les Belles Lettres, Paris (2015). 384 pp.**

Pour les manuels d'initiation à la sociologie, Edmond Goblot est ce philosophe logicien qui écrivit *La barrière et le niveau* (1925), ouvrage classique sur la distinction culturelle de la bourgeoisie française, qui, en tant que classe « est toute entière dans l'opinion et dans les mœurs » (p. 2). Pour Goblot en effet, la bourgeoisie ne se définit pas matériellement. « Les caractères qui séparent [les individus de classes différentes] doivent être qualitatifs. En outre, ils sont communs à tous ceux qu'ils distinguent. Toute démarcation sociale est à la fois barrière et niveau. Il faut que la frontière soit un escarpement, mais qu'au-dessus de l'escarpement il y ait un plateau » (p. 14).

Au-delà de ce résumé de manuel, on sait aussi, grâce à l'étude des archives familiales réalisée par sa petite-nièce, Viviane Isambert-Jamati, qu'Edmond Goblot est le bénéficiaire d'une mobilisation familiale multigénérationnelle dirigée vers l'ascension sociale. Et les spécialistes connaissaient l'ouvrage de Roger Establet et Jules Marchi sur les années corses d'Edmond Goblot, jeune professeur de philosophie au lycée de Bastia.

L'ouvrage de Michel Lallement vient unifier cette mosaïque. Deux thèses parcourent ce livre passionnant, fort bien écrit et richement illustré.

D'une part, la vie de Goblot se comprend comme une trajectoire au confluent de deux modèles de socialisation. La double socialisation de Goblot est aisée à comprendre pour les sociologues. Elle est décrite dans les premiers chapitres de l'ouvrage, qui suivent une trame chronologique classique : origines familiales, enfance et scolarité jusqu'à l'entrée à l'ENS, formation académique et carrière de philosophe. Edmond Goblot est le produit d'une « stratégie collective d'ascension sociale basée sur la solidarité » familiale (p. 20). On en trouverait d'autres exemples chez les universitaires de l'époque. Émile Durkheim ne cessait de rappeler à Marcel Mauss, son neveu, qu'il bénéficiait du « communisme familial » et des sacrifices financiers faits en sa faveur par toute la parenté. Cette socialisation familiale de petite bourgeoisie de province, tournée vers le rationalisme, est relativement éloignée de la socialisation scolaire : Michel Lallement parle de dissonance ou de conflits (p. 175). Le modèle scolaire n'est pas entièrement étranger à la trajectoire de Goblot : un de ses oncles est ingénieur des Mines, un autre professeur agrégé.

Mais le lycée, l'internat de la classe préparatoire puis celui de la Rue d'Ulm, ainsi que les influences prolongées de ses professeurs de philosophie — plutôt spiritualistes —, conduisent à l'incorporation d'un autre modèle. Goblot effectuera une « carrière conforme aux espérances

attribuables à un normalien né en 1858 » (p. 139), si ce n'est qu'il n'accédera jamais à un poste de professeur à l'Université de Paris.

D'autre part, il faut prendre au sérieux l'œuvre de philosophe logicien de Goblot : *La barrière et le niveau* doit se comprendre comme l'extension au domaine sociologique des arguments philosophiques : c'est une théorie du jugement et des classes. Le deuxième tiers de l'ouvrage est consacré à l'explicitation de cette thèse. Entre les spiritualistes et les positivistes, Goblot s'intéresse centralement à la philosophie des sciences, tout en n'abandonnant pas les prétentions morales. Son travail de logicien n'est pas tourné vers la formalisation mathématique de la logique ; il « consiste à travailler le raisonnement rationaliste pour en sonder les implicites, les intérêts, mais aussi les manques et les insuffisances » (p. 177). Dans le *Traité de logique* qu'il publie en 1918, Goblot pose « les fondements d'une logique des jugements », et notamment des jugements de valeur. Parce que ceux-ci portent sur le bon, le mauvais, le bien ou le mal, et non pas sur le vrai et le faux, la logique de la raison spéculative n'est d'aucune utilité. Il poursuit ce travail dans un ouvrage de 1927, *La logique des jugements de valeur*.

*La barrière et le niveau* doit, pour M. Lallement, se comprendre dans cet ensemble de textes. Ce livre est l'« application au social d'une théorie de logicien. La bourgeoisie utilise de multiples stratagèmes pour se persuader qu'elle constitue une classe. Il s'agit en réalité d'une duperie tant son discours est grevé de paralogismes » (p. 19), c'est à dire de raisonnements faux où le locuteur est de bonne foi. Dans cet ouvrage, Goblot, logicien, met à l'épreuve « sa grille d'analyse dans un univers social où les jugements sont abondamment utilisés » (p. 207). La bourgeoisie, pour Goblot, n'existe que par des jugements de valeurs collectifs, « des appréciations communément partagées qui en dépit ou plutôt grâce aux nombreux paralogismes dont elles sont les supports, ont une valeur instituante » (p. 208) : l'avantage du bourgeois « est tout entier dans l'opinion ». L'on sait que c'est le cœur de la thèse de *La barrière et le niveau*, qui refuse explicitement la conception socialiste du bourgeois comme l'opposé structurel de l'ouvrier et qui insiste sur « l'égalité dans la classe » (le niveau), comme condition de la « supériorité de classe » (la barrière).

Ces jugements de valeur peuvent heurter la logique, sans remettre en cause l'édifice : « les jugements de classe relèvent d'une logique, ou plutôt d'une mystique, où la contradiction est souvent une nécessité, et, par suite, une règle », écrit Goblot (1925, p. 16). Un exemple : pour les bourgeois de l'époque, la famille doit être pure (jugement de valeur) ; mais l'homme n'est pas un saint (jugement d'expérience) ; les hommes (bourgeois) font donc un recours normal à la prostitution. Pour Michel Lallement, donc, *La barrière et le niveau* n'est pas que la description de la bourgeoisie faite par un universitaire en ascension sociale ; ce n'est pas non plus uniquement l'étude des stratégies de distinction d'une classe ; c'est un travail « sur les processus de classification que, collectivement, les bourgeois mettent en œuvre en produisant des jugements de valeur destinés à convaincre de l'existence de caractères importants » (p. 240).

L'ouvrage contient de nombreuses « pépites », comme la description d'un Émile Durkheim ivre (p. 81), ou un chapitre (le quatrième) sur la vie d'un jeune professeur de philosophie en Corse : célibataire, Edmond Goblot bénéficie des services gratuits de sa sœur, envoyée par la famille pour l'assister dans les tâches domestiques. Cependant, le choix de s'appuyer presque uniquement sur les archives familiales et personnelles de Goblot conduit à certaines censures. Si le travail familial de sa mère et de ses sœurs est bien renseigné, M. Lallement précise que Cornélie, l'épouse d'Edmond, est presque entièrement invisible dans ces archives. De même, l'engagement franc-maçon, ses influences sur la carrière et la sociabilité du philosophe, sont à peine mentionnés (p. 127, p. 261). Cela ne nuit en rien à la grande qualité d'un ouvrage qui éclaire enfin la position apparemment paradoxale de Goblot, et de son œuvre socio-logique.

## Référence

Goblot, E., 1925. *La Barrière et le niveau*. Librairie Félix Alcan, Paris.

Baptiste Coulmont

*Centre de recherches sociologiques et politiques de Paris (CRESPPA), équipe Cultures et sociétés urbaines (CSU), UMR 7217 CNRS, Université Paris 8 et Université Paris-Ouest Nanterre La Défense, 59-61, rue Pouchet, 75849 Paris cedex 17, France*

Adresse e-mail : [coulmont@ens.fr](mailto:coulmont@ens.fr)

Disponible sur Internet le 13 avril 2016

<http://dx.doi.org/10.1016/j.soctra.2016.03.016>

**Sociologie des classes populaires contemporaines, Y. Siblot, M. Cartier, I. Coutant, O. Masclet, N. Renahy (Eds.). Armand Colin, Paris (2015). 368 pp.**

Pourquoi consacrer un manuel aux classes populaires, s'interrogent les auteurs au tout début de leur livre, en précisant ainsi leur question : la notion de classes populaires « fait-elle encore sens dans la France contemporaine » (p. 7) ? Dans un contexte intellectuel et politique « qui a vu s'affaiblir le recours à la notion de “classes sociales” » (p. 271) et la référence au « populaire » prendre des connotations souvent condescendantes, la question vaut d'être posée, bien au-delà de la justification d'un manuel sur la question.

Les auteurs prennent appui sur les propositions avancées par Olivier Schwartz dans le texte rédigé pour son habilitation à diriger des recherches, publié depuis lors dans une version électronique plus succincte mais plus facilement accessible, sous le titre « Peut-on parler des classes populaires ? »<sup>1</sup>. À l'en croire, « le maintien des inégalités sociales et des rapports de domination place toujours un pan très important de la société française dans une situation subalterne » alors que « la séparation culturelle [des classes populaires d'] avec les classes moyennes et supérieures a en effet changé de nature sous l'effet d'un ensemble de transformations structurelles [...] qui ont modifié les rapports d'une grande partie des ouvriers et des employés aux formes traditionnelles de la culture populaire [...] » (p. 8). Les auteurs du livre invitent à éprouver cette hypothèse en prenant appui sur des résultats d'enquêtes menées en France pour l'essentiel, qui ont porté avant tout sur la période ouverte par la « crise économique des années 1970 ». Mobilisant en 300 pages denses l'essentiel des connaissances disponibles sur les groupes sociaux que paraît recouvrir l'expression « classes populaires », ils ne répondent pas seulement à l'utilité d'un manuel mais développent, bien au-delà, un argumentaire serré et étayé qui tend à cerner les classes populaires dans la France d'aujourd'hui.

L'émergence de « classes populaires » ne tient pas seulement, selon les auteurs, à l'effondrement de la classe ouvrière et au développement du groupe socioprofessionnel des employés. Deux auteurs majeurs de la tradition sociologique auraient, à cet endroit, joué un rôle majeur : Richard Hoggart et Pierre Bourdieu. Ils n'auraient pas seulement rompu avec l'ouvriérisme qui caractérisait la sociologie française de l'après-guerre, mais auraient aussi contribué à « renouveler le regard sur les groupes dominés » (p. 23). Cette inflexion dans l'approche des groupes sociaux et les évolutions de la structure sociale elle-même permettent-ils pour autant de fonder la notion de classes populaires et de les reconnaître comme groupe social homogène et

<sup>1</sup> On peut consulter ce texte sur le site « La Vie des idées » : <http://www.laviedesidees.fr/Peut-on-parler-des-classes.html>